

Tannhäuser à l'Opéra de Lyon, par Jacques Barioz

Avant la première lyonnaise de cet ouvrage en sur la scène du Grand théâtre, comme on disait à l'époque avant la dénomination « Opéra », on avait pu entendre dans notre ville des extraits, et en tout premier lieu le chœur des pèlerins interprété par la maîtrise de la Primatiale Saint-Jean dirigée par Mgr Neyrat, maître de chapelle et doyen du chapitre. Cette audace fut d'ailleurs à ce moment-là, plus ou moins bien appréciée.

Quel était le contexte wagnérien en 1892 ? Wagner lui-même, était décédé depuis neuf ans (1883). Ses œuvres étaient représentées à peu près partout en Europe, en Russie, aux Etats-Unis. En France, l'influence de l'esthétique wagnérienne atteignait son zénith sur les compositeurs, des artistes plasticiens mais aussi et surtout sur les littérateurs : après Nerval, Gautier, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Mendès, c'était ou ça allait être Mallarmé, Claudel, Valéry, Rolland, Proust etc... Par contre, les œuvres intégrales commençaient seulement, dans ces années 1890, à être présentées sur scène, bien après La Monnaie de Bruxelles, en ce qui concerne la sphère francophone. Retard dû sans aucun doute aux effets du conflit franco-prussien de 1870 et des deux nationalismes qu'il avait exacerbés.

Le festival de Bayreuth avait été créé en 1876 pour la première de la *Tétralogie de l'Anneau du Nibelung*, et en était, en 1892, à sa neuvième édition, avec entre autres œuvres présentées cette année-là, *Tannhäuser*. Et Lyon avait vécu l'année précédente, en 1891, sa première des premières wagnériennes avec *Lohengrin* qui avait été un grand succès tant auprès de la critique que du public.

La première de Tannhäuser, le 4 avril 1892.

La presse locale soulignait l'honneur pour le Grand Théâtre de reprendre pour la première fois en France cet ouvrage trente et un ans après le célèbre échec de Paris. Ce qui était une petite erreur ou omission, puisque le Capitole de Toulouse l'avait présenté dès février 1891.

Cette première lyonnaise connut malheureusement des déboires. En effet le ténor Jourdain, montra dans le rôle-titre des défaillances dès le premier acte et fut pris à partie par le public. Au troisième acte, pendant le début du « retour de Rome », à bout de forces, impressionné par les manifestations hostiles de la salle houleuse, Jourdain tomba inanimé. On dut baisser le rideau et le régisseur annonça que l'on terminerait la représentation par le chœur des pèlerins. Pourtant l'orchestre dirigé par Luigini (premier chef d'orchestre pendant vingt ans, qui, par parenthèse, a donné son nom à la petite rue derrière l'Opéra), le chœur, la mise en scène, les décors semblent avoir donné satisfaction. En ce qui concerne les interprètes, je reprends les termes surannés des journalistes de l'époque : «*Louise Janssen, à la voix séraphique, manquait un peu de force dramatique, Noté était parfait dans Wolfram, Melle Doux, Vénus galamment costumée et à*

l'académie irréprochable mais dont la voix est plus mince que les formes, et Bourgeois un bon Landgrave ». Cela dans *Le Progrès de Lyon*, mais pour *Le Salut public*, autre titre lyonnais, « *le ballet ne rimait à rien : faunes et nymphes se poursuivaient et faisaient des rondes* » et les interprètes n'étaient pas très brillants. La presse nationale représentée (*Le Figaro, Le Petit journal...*) se montra plutôt positive, notamment pour la qualité de l'orchestre du Grand Théâtre et de son chef. L'ouvrage fut repris dix fois avec un nouvel interprète pour le rôle-titre dont le trac était bien naturel après les circonstances de la première et l'apprentissage rapide de son rôle. Dans une autre soirée, Bourgeois, la basse, très importuné par des rhumatismes, demandait l'indulgence du public pour ses mouvements en scène. Par contre Janssen était de plus en plus appréciée et Noté devait bisser la romance à l'étoile. Quelques mots ici sur la chanteuse Louise Janssen : née au Danemark en 1863, elle fit de solides études de piano avant de travailler le chant et l'opéra avec, entre autres la grande Amalie Materna, créatrice de Brunnhilde et de Kundry à Bayreuth et qui avait donc reçu elle-même les conseils du Maître. Etablie jeune à Lyon, elle créa au Grand Théâtre la plupart des grands rôles wagnériens de soprano. Ses « fans » siégeaient à ce que l'on appelait à Lyon les « quatrièmes galeries » ou poulailler (l'équivalent du paradis parisien) : ils se nommaient eux-mêmes les « janssenistes ». A part quelques incursions à Paris et aux Etats-Unis, Janssen resta fidèle toute sa vie à Lyon.

Les reprises de Tannhäuser.

Entré dans le répertoire lyonnais, il fut repris en 1894 dans de meilleures conditions. En 1900 beaucoup bien moins avec l'épouse du directeur du Grand Théâtre, Tournié, dans Elisabeth, qui, je cite « *dénature le caractère poétique et touchant de son rôle* », un Wolfram grippé et une Vénus imposant une « *voix déplorablement usée, et à défaut de cette dernière, un style maniéré* ». En 1902, encore un raté : une Elisabeth n'ayant aucun style wagnérien, un Tannhäuser dont on espère qu'il résiliera son contrat de premier ténor à Lyon afin que cette œuvre soit donnée dans le calme, un Wolfram «insupportable» ne s'adressant qu'au public de la salle pendant le concours des chanteurs, une ouverture ayant été une course entre le quatuor et les cuivres, une bacchanale consciencieusement bafouillée.

En 1903, la réussite fut par contre à peu près complète, grâce notamment au chef Flon et au ténor Verdier qui était engagé pour sa première saison au Grand Théâtre. Il sera le grand ténor wagnérien à Lyon jusqu'en 1923 : Lohengrin, Tannhäuser, Tristan, Siegmund, Siegfried, Parsifal. Une plaque commémorative sera placée dans l'Atrium du Grand Théâtre : elle serait maintenant dans les réserves du Musée des Beaux-Arts.

En 1907, très bonne représentation avec Verdier et Janssen qui, revenant d'Amérique, fut applaudie à son entrée en scène, ce qui fit écrire à Vallas dans

Le Progrès : « De la part d'un public wagnérien c'est un hommage d'autant plus précieux et touchant qu'il se double d'une inconvenance certainement unique dans les annales wagnériennes de notre ville ».

En 1908, sans Verdier ni Janssen, donc assez mal accueilli par le public.

En 1911, avec Verdier, mais un Wolfram, Estelly, « *face au public, la bouche en cœur, le geste onctueux, la voix traînante, les yeux mourants : une romance de salon ?* »

En ouverture de saison 1913, globalement médiocre malgré Verdier toujours parfait.

Les sons wagnériens à Lyon s'interrompent ensuite pour raison de guerre franco-allemande, mais reprennent dès la saison 1920-1921, avec notamment un *Tannhäuser*, interprété par Verdier et, dans Elisabeth, une Mme Bourdon pour laquelle un journaliste tente un jeu de mots facile : « *Grande voix, forte et vibrante* ».

En 1926, une reprise de répertoire et de routine.

Et en 1927, on a dans la troupe lyonnaise le successeur de Marius Verdier en la personne de Victor Forti, qui, dans cette seule saison 1927-1928, interprétera trois *Tannhäuser*, trois *Lohengrin*, quatre *Siegmund*, cinq *Tristan*, six *Siegfried* de l'ouvrage éponyme et cinq autres *Siegfried* du *Crépuscule des dieux* : un record qui ne se reverra évidemment plus à Lyon...

D'autres *Tannhäuser*, en 1928, en 1930, avec la remarque suivante d'un journaliste : « *Pour le chœur des pèlerins, il aurait fallu masser davantage les hommes à leur entrée en scène pour éviter un trop long défilé qui ne permet pas aux derniers arrivants d'entendre suffisamment les premiers ténors dont l'éloignement est une cause d'incertitudes d'ensemble et de justesse* », et encore en 1931 et 1932. On remarque, au passage, que les wagnériens lyonnais de l'époque n'avaient pas trop à se plaindre, du moins quantitativement parlant. Mais il convient tout de même préciser que ces reprises étaient généralement d'une ou deux représentations, au lieu de 7 actuellement, et d'autre part les répétitions étaient beaucoup moins nombreuses et décors et mise en scène restaient inchangés pendant des décennies...

Et dans cette longue série de reprises de répertoire, vient s'insérer un grand gala le 18 novembre 1932 avec la présence de Lauritz Melchior dans le rôle-titre. Le danois Melchior fut le grand Helden-tenor wagnérien des années 1920 et 1930. Sur toutes les principales scènes du monde, et notamment à Bayreuth de 1924 à 1931, il fut *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Tristan* (plus de 200 interprétations sur scène de ce rôle), *Siegmund*, *Siegfried*, *Parsifal*. Il existe un petit musée, The Lauritz Melchior Memorial Room à l'université de Dana dans le Nebraska.

Revenons à Lyon avec, je cite, un « Gala mondain » en 1933 avec tenue de soirée recommandée, ce qui fera écrire au critique du *Nouvelliste* : « *Le moindre lamé georgette et les plastrons blancs y brillent sous les feux des lustres... L'art rejoint l'art, car il est un art de se bien vêtir* ».

Fin 1937, un autre « grand gala » avec *Tannhäuser* en l'honneur de Louise Janssen : au deuxième entracte est inaugurée en sa présence, une plaque de bronze commémorative la représentant en pied dans ses incarnations de Brünnhilde et d'Yseult, avec discours du député Antoine Salles et du maire Edouard Herriot. On peut voir aujourd'hui cette plaque au musée des Beaux-Arts dans la salle de sculpture moderne. Ce soir-là c'était Georges Thill qui tenait le rôle-titre. André Cluytens était au Grand Théâtre en ces années-là, mais ce soir le chef était Lauweryns. Janssen devait décéder trois mois plus tard et être inhumée au cimetière de la Croix-Rousse.

Une autre reprise en 1942, avec, notons-le, dans Wolfram. Pierre Nougaro, le père de Claude. Après celles de 1948, 1949 et 1950, période assez médiocre pour le Grand-Théâtre, *Tannhäuser* fut représenté pour la première fois à Lyon dans sa langue originale en décembre 1953, dirigé par le chef Bruno Bogó et avec des solistes connus ou qui le deviendront comme Hans Beirer, Leonie Rysanek, Heinz Rehfus et Ludwig Weber.

La reprise de 1958 se fit avec le trio Régine Crespin, Rita Gorr et Ernest Blanc qui avaient eu leur premier engagement à Bayreuth cet été-là, et Karl Liebl et Arnold van Mill.

Un autre *Tannhäuser* en 1961, dirigé par Erich Riede, avec Hans Beirer, Régine Crespin, Ernest Blanc, von Rohr et la « Vénus noire » de Grâce Bumbry qui venait de triompher dans ce rôle à Bayreuth.

Et en été 1965, une sorte de première au théâtre romain de Fourvière qui permit à Louis Erlo de faire évoluer sur le fond de jardin les nudités du Venusberg et faire processionner sur plusieurs dizaines de mètres les pèlerins.

Enfin, le dernier (eh oui, le dernier *Tannhäuser* entendu à Lyon) fut présenté en février 1971, sous la direction du grand chef que les plus anciens d'entre nous n'ont pas oublié, Theodor Guschlbauer, dans une belle et sobre mise en scène de Manfred Hubricht, la chorégraphie moderne de Vittorio Biaggi, avec en solistes Hermin Esser, Nancy Tatum, Ruth Hesse.

La conclusion ne peut être qu'un peu triste, si nous jetons un coup d'œil au rétroviseur. En effet, si nous partageons cette période de cent vingt ans entre 1892 et 2011, en trois tiers, nous avons pour les premières quarante années (1892-1931) la création et 16 reprises, pour les quarante ans suivants, 1932-1971, 13 reprises et pour les derniers quarante ans, 1972-2011, zéro...

Faut-il espérer ? Pour conclure cette conclusion, trois citations :

- du Duc de Lévis : « *Il est rare que l'on ne fasse pas un bon marché en achetant des espérances par des privations* »

- D'Alfred de Vigny : « *L'espérance est la plus grande de nos folies. Cela bien compris, tout ce qui arrive d'heureux surprend* »

- De Paul Claudel : « *La vertu que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'espérance* »

Jacques Barioz